

Le château de Crenan (Côtes-du-Nord), avant l'incendie de 1927.



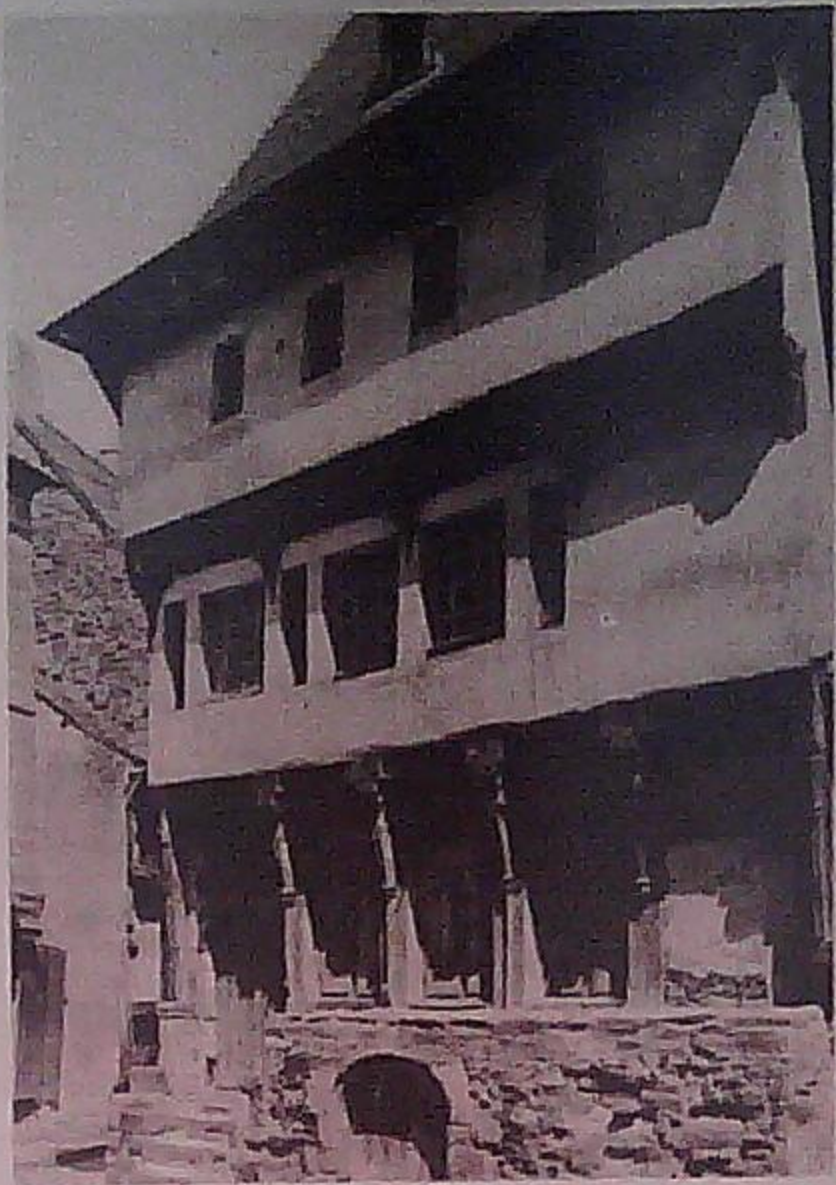
Le même château, après l'incendie, tel qu'il est encore aujourd'hui.



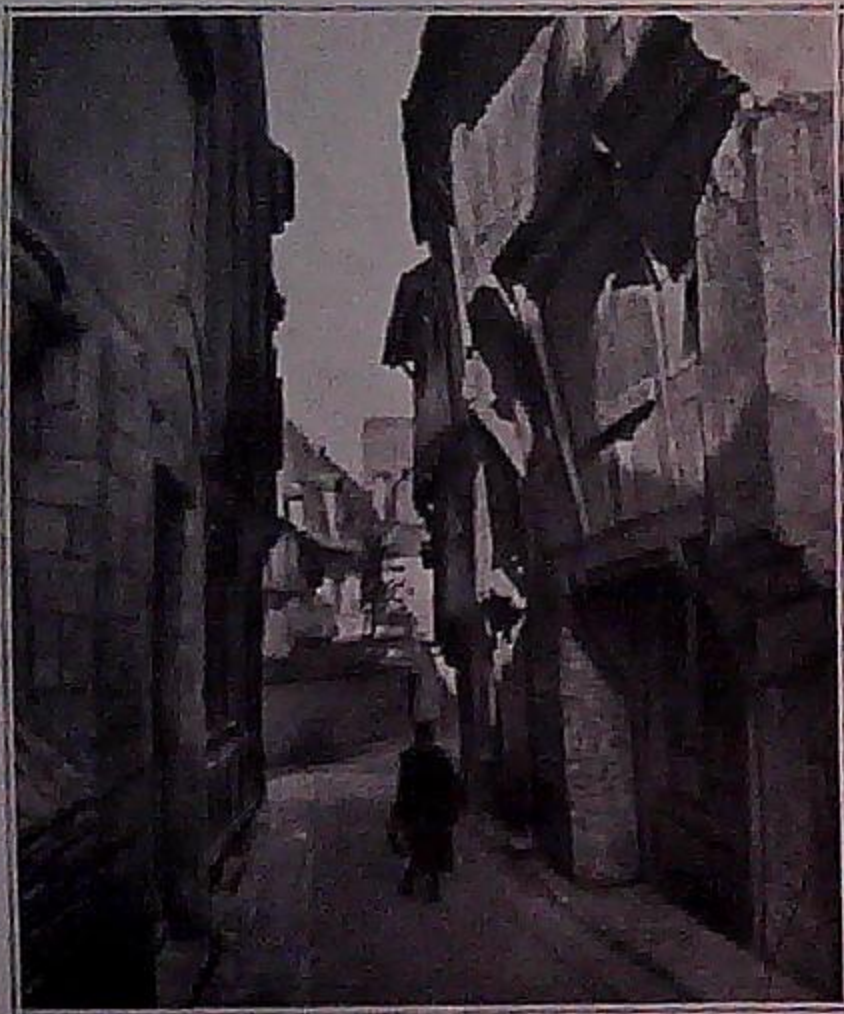
Les ruines féodales de La Hunaudaye, dans la région de Lamballe (Côtes-du-Nord).



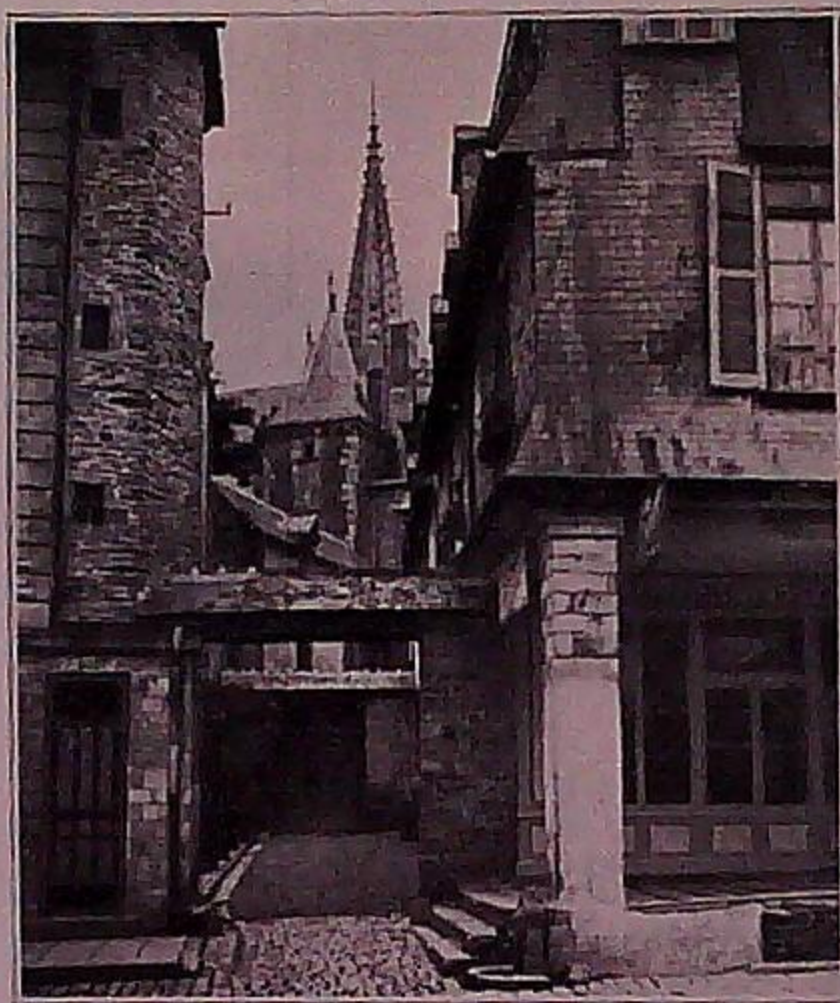
A LAMBALLE. — Antique demeure presque à l'abandon, place Sainte-Croix. — Photographes Le Boyer.



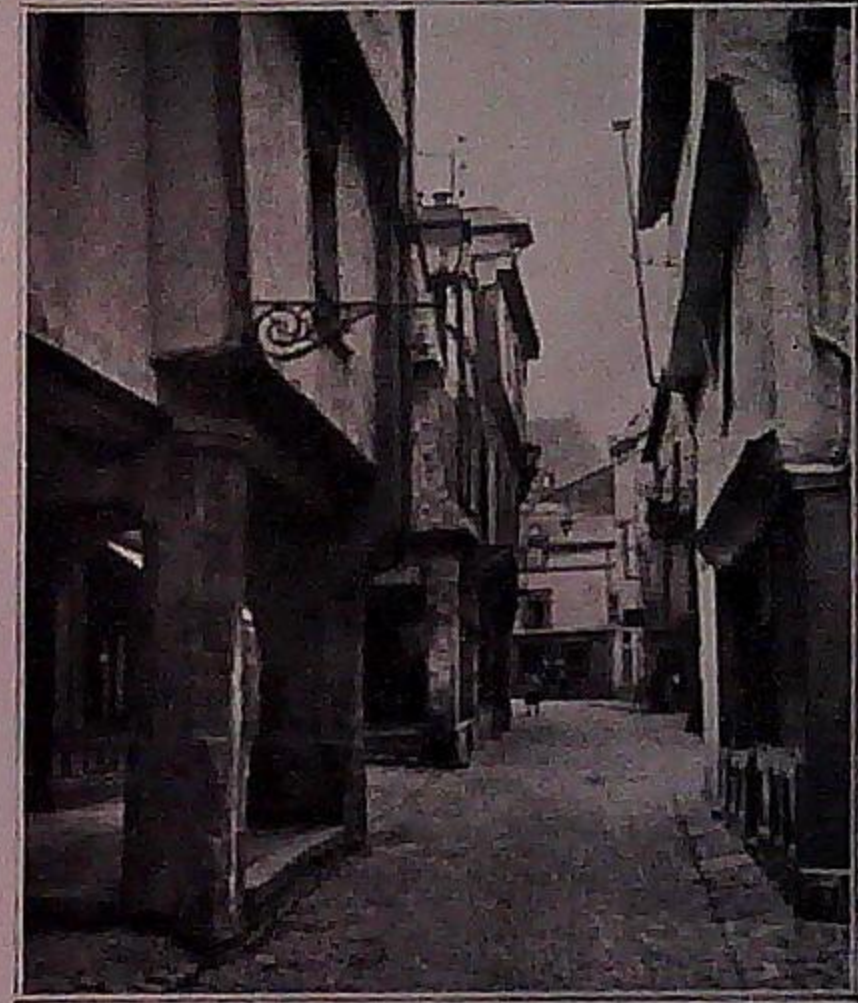
Logis de la Renaissance bretonne, à Lamballe,
rue Notre-Dame.



La rue Saint-Louis.
Phot. La Boyet.

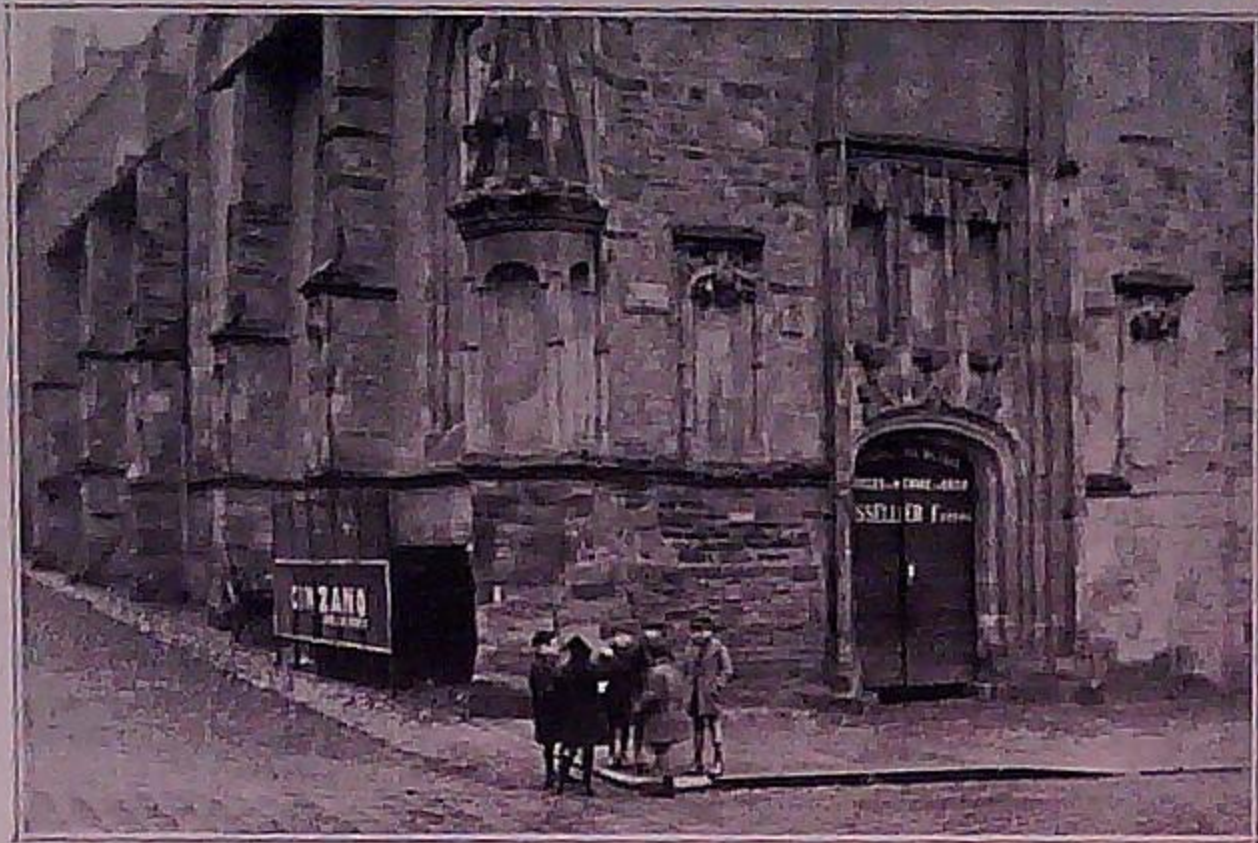


Hôtel Hardy
par une échappée de la rue Poterie.

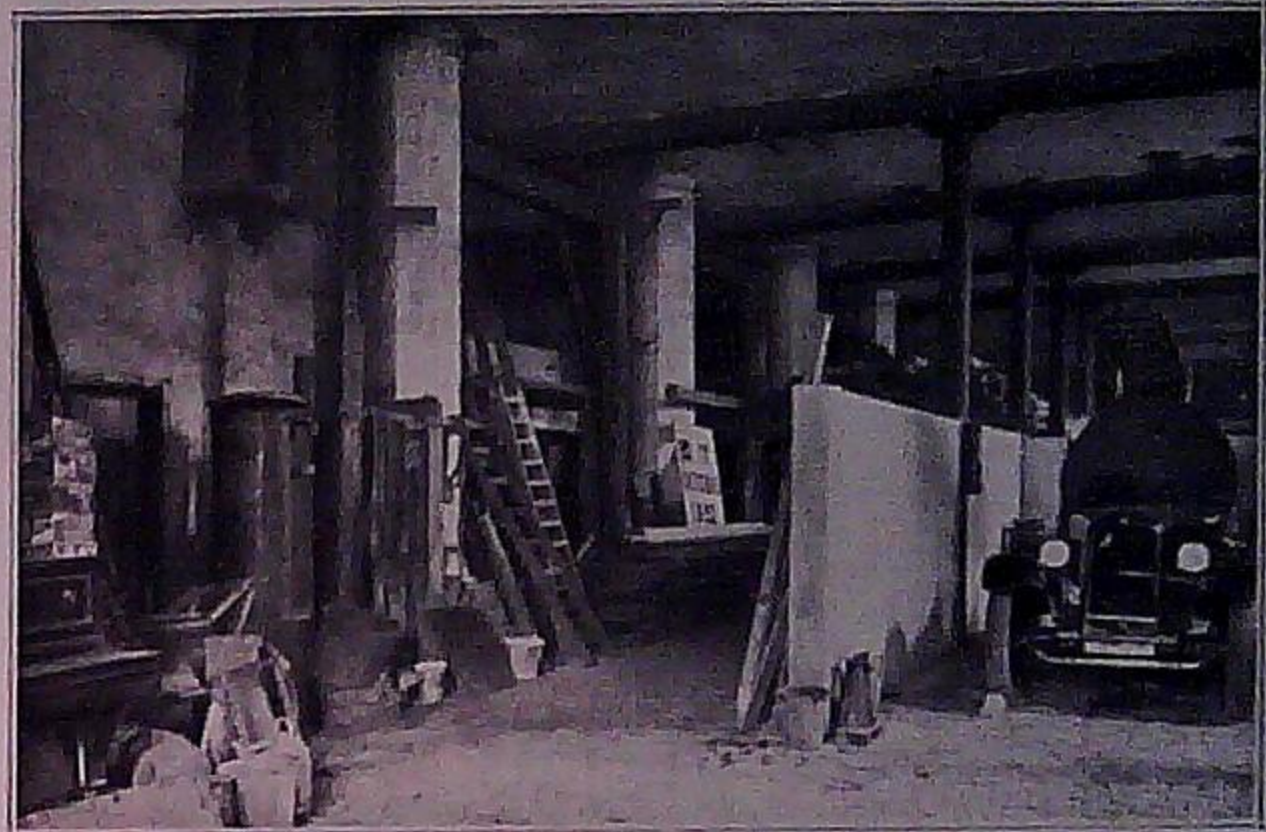


La rue Poterie.
Photographies J. Clair-Guyot.

UNE VILLE QUI DEMEURE INTACTE, VITRÉ, DONT IL FAUDRAIT CLASSER ET PROTÉGER DES RUES ENTIÈRES



Chapelle Saint-Yves, à Rennes, transformée en quincaillerie.



Un débarras municipal dans l'église des Jacobins, à Morlaix.

Photographies Le Boyer.



A MORLAIX. — L'église des Jacobins servant de débarras municipal.

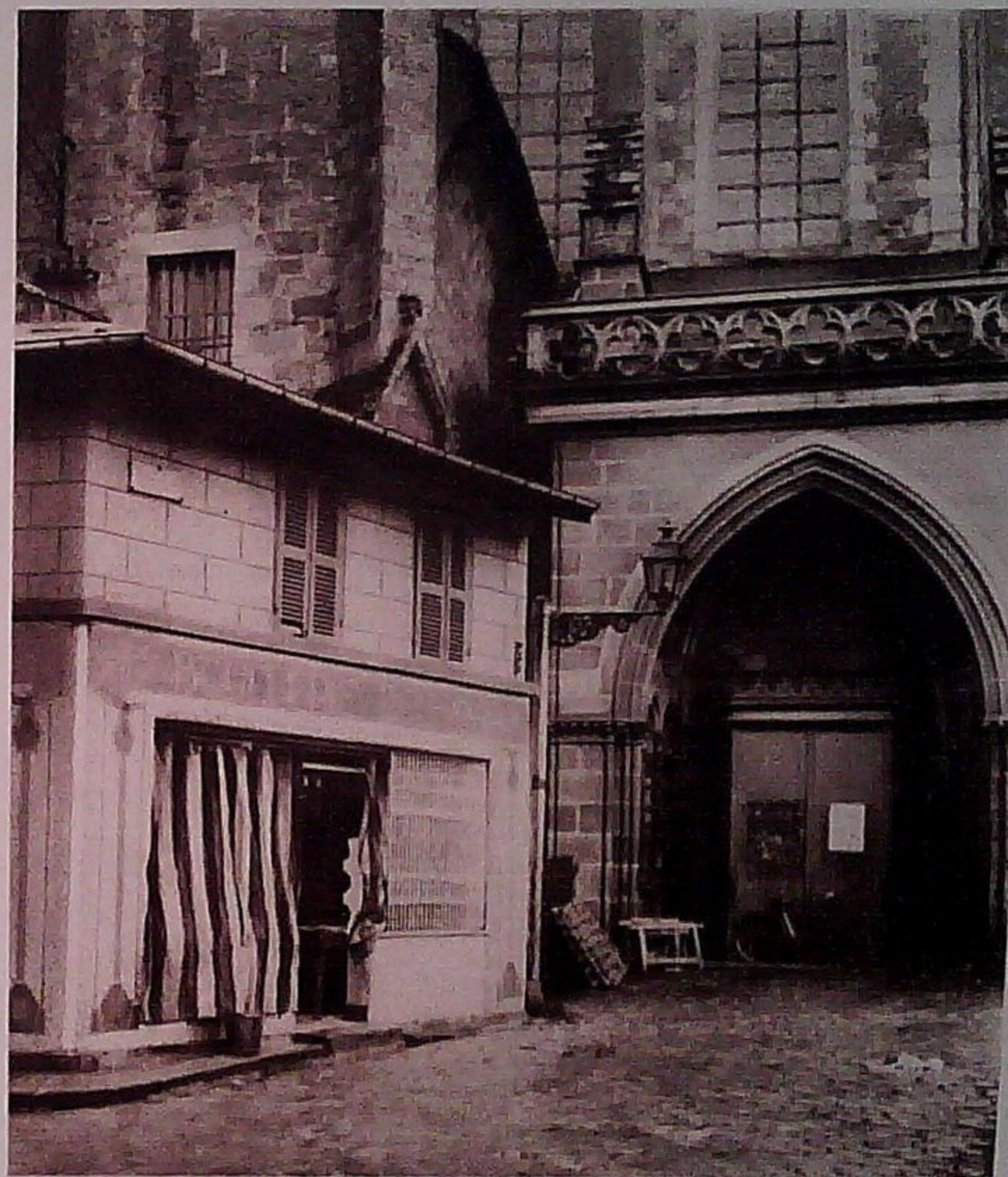
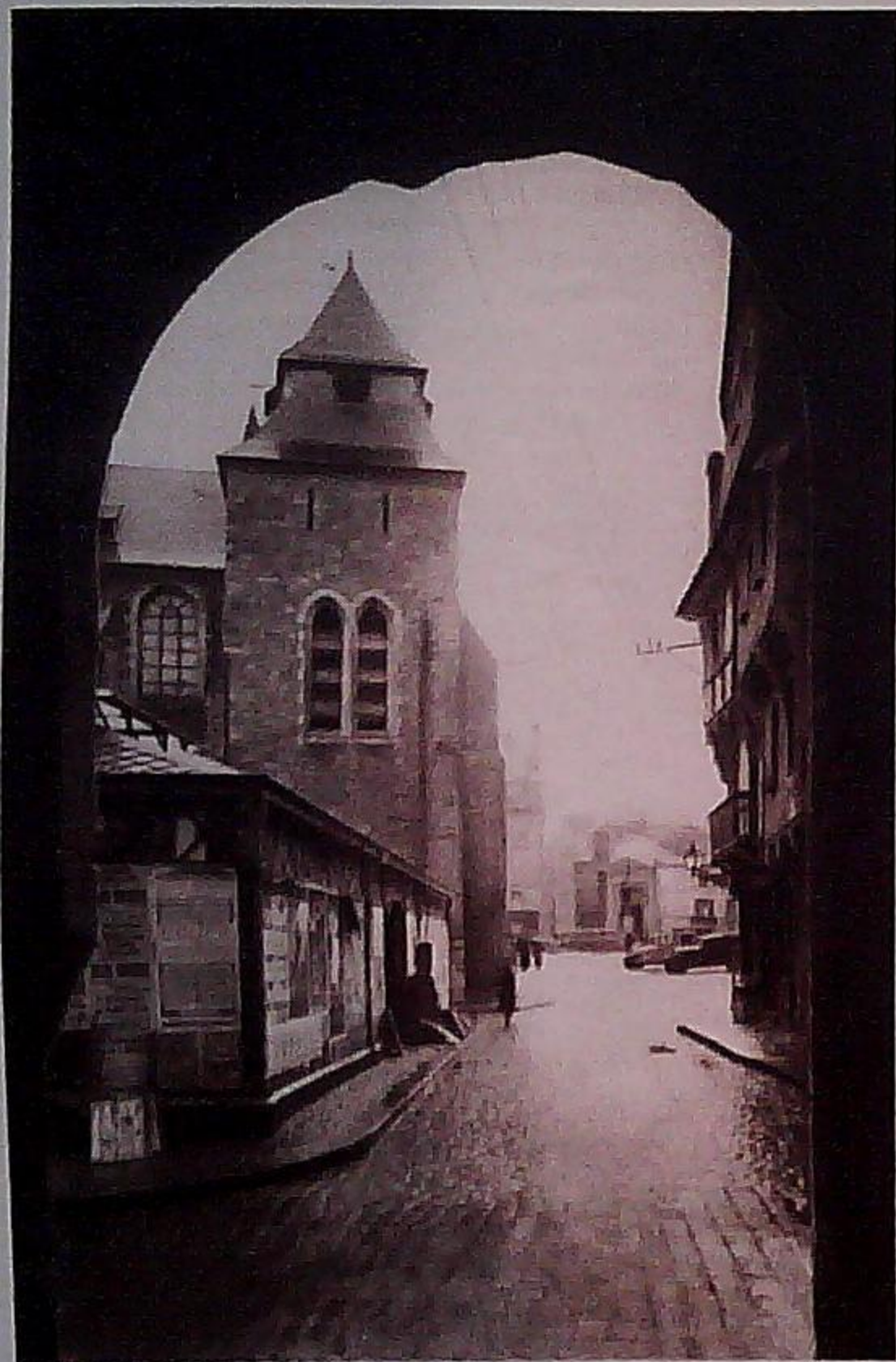


A SAINT-BRIEUC. — Rue aux Toiles : tout un coin ancien démolli récemment, à côté de la place de Gouet.



Le marché, édifié il y a une quarantaine d'années place du Martray, qui déshonore la cathédrale et les vieilles maisons bordant la place.

Le marché, édifié il y a une quarantaine d'années place du Martray, qui déshonore la cathédrale et les vieilles maisons bordant la place.



Echappée sur la cathédrale et sur les vieilles maisons.

Boucherie encastrée dans les murs de la cathédrale, contre une porte latérale.

UNE VILLE QUI A SOUFFERT : SAINT-BRIEUC, DANS LES COTES-DU-NORD

Photographies Le Boyer.

crénelé, parfois aussi coupé de tourelles aux angles, avec un portail décoré et sculpté flanqué d'une ou de deux autres portes plus petites pour les piétons. Le logis, composé de deux bâtiments en équerre ou de trois en U construits en granit, s'inspire du style ogival ou Renaissance, quelquefois des deux, par la forme et la disposition des ouvertures, avec de hauts pignons et des cheminées de belle allure richement ornées.

Le temps — malheureusement aidé par les hommes — travaille contre ces originales demeures. Par centaines, elles sont menacées. La ruine et l'elgénisme les guettent. Mais le pire propriétaire est sans doute celui qui, se piquant de modernisme, transforme, tranche et rebâtit, car une ruine demeure belle, mais une reconstruction enlaidit presque infailliblement.

La loi, comme à peu près toujours depuis cent cinquante ans, a joué un rôle d'iconoclaste et on ne compte plus les beaux portails démolis et les ouvertures bouchées maladroitement par suite de la calamiteuse taxe sur les portes et fenêtres. Il y a enfin l'indifférence et la forfanterie de certains propriétaires. « Nous autres, nous ne faisons pas cas de cela ! » déclarait un paysan de Vitré à un artiste qui lui reprochait la destruction inutile d'un portail posté en avancée. M. Le Guennec, conservateur de la bibliothèque de Quimper, qui rapporte le fait, ajoute : « Un fermier des environs de Quimper répondait, dans des circonstances analogues : « Si j'ai abattu la tourelle de mon » manoir, c'est que les gens m'ennuyaient en » venant me demander la permission de la visi- » ter... »

Pour illustrer ce chapitre des manoirs bretons, voici, entre beaucoup d'autres, deux cas : celui de Calorguen, celui de Crenan.

Calorguen se trouve dans les terres, à 6 kilomètres de Dinan. De petits chemins enchevêtrés, des montées, des descentes, des détours, enfin, perdue dans les champs, une avenue plantée de beaux arbres, vestige sans doute d'une antique allée seigneuriale. Au loin, un grand mur percé

d'une fenêtre semble annoncer une grosse ferme assise dans la campagne. C'est là. Et, de fait, ce manoir est bien devenu une ferme — gentilhomme en sabots — avec des bâtiments agricoles, une cour peuplée de volailles. De l'antique demeure il reste deux tours, une belle lucarne dans le goût de la Renaissance et un portail à deux baies, à demi rompu.

Le cas de Crenan apparaît plus pitoyable encore. Le château a brûlé dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril 1927, et ce, affirme le propriétaire, par malveillance. Une plainte déposée au parquet aurait été classée bien qu'on ait découvert, paraît-il, une fusée incendiaire parmi les ruines.

Crenan, situé entre Quintin et Le Fœil, se trouve aujourd'hui dans un parc de 35 à 40 hectares, romantique à souhait, très fourré, sans pelouse ni fleurs, mais planté d'arbres immenses, hêtres et châtaigniers, dont la plupart certainement plus que centenaires. Le maître étant absent, un jeune homme, mi-jardinier, mi-valet de chasse, nous promène à travers cette libre forêt. A chaque instant, des lapins bondissent hors des taillis. Il y en a, paraît-il, des milliers. En dix-sept ans, on en a occis 30.000, et le sol, littéralement troué de terriers, s'effondre par place. Dans un creux, voici un étang près duquel paissent des biches et des daims. Enfin le château surgit, infiniment triste en ce paysage de Belle au bois dormant.

Composé de deux bâtiments en équerre, il accuse deux époques. L'aile droite, sa tourelle d'angle et son retour composent l'ancien manoir-type du gothique fleuri, dit parfois style de la Reine-Anne (1476-1514). La seconde aile, accolée au retour, qu'elle prolonge de 27 mètres, avec des lignes plus rigides, une décoration plus sobre, un aspect général plus froid, constitue un intéressant spécimen de l'époque Louis XIII. Une cheminée géante atteste dans le vieux logis la splendeur de la grande salle. Un salon, dans le bâtiment Louis XIII, couvrait 75 mètres carrés et la salle à manger, haute de 7 mètres, était longue de 10 et large de 4. Grandeur déchuée ! Crenan se relè-

vera-t-il ? Le gros œuvre, à l'exception d'une tour écroulée, à droite, tient bon ; mais il faudrait bien 300.000 à 400.000 francs pour restaurer l'ensemble.

Ni Crenan, ni Calorguen ne sont classés et figurent simplement sur l'inventaire. Si on les classait, il faudrait en faire autant pour une centaine de manoirs. Et cela suppose des crédits. « De l'argent ! Toujours de l'argent ! Ils n'ont que ce mot-là à la bouche », grogne l'Etat-Harpagon. Hé ! sans doute, de l'argent ! Crions-le et répétons-le, il ne faut avoir de cesse que le parlement l'ait compris.

RUINES FÉODALES

Les grands châteaux féodaux, ou construits à l'imitation féodale, n'ont pas de caractère spécifiquement breton. Ils sont semblables à ceux des autres provinces. Citons, pour mémoire, Vitré, très restauré, presque trop, Fougères, célèbre par *les Chouans*, de Balzac, Combourg, magnifié par Chateaubriand, Josselin, Kerouzeré, adroitement réparé, Dinan, etc. Parmi les ruinés, énumérons Coatfrec, Tonquedec et Kergournadec'h, formidable construction de style féodal réalisée, comme par gageure, en 1610... Faisons enfin, au passage, un sort à Kerjean, le seul des grands châteaux où se marque vraiment l'empreinte de la race.

Trois grandes ruines nous arrêteront, toutes trois à des titres différents : La Hunaudaye, Suscinio et Largoët-en-Elven.

Je conseille au voyageur ami des paysages d'aller à La Hunaudaye par Lamballe. Peu après cette ville, des landes se développent avec une grandeur monotone, tendues de fougères et de bruyères qui étaient rousses le jour où nous les vîmes. Puis des pins s'érigent, surtout des pins parasols ; puis le bouquet d'arbres devient bois ; puis le bois, forêt. Enfin, passé Saint-Aubin, après de molles prairies, à la corne d'une ferme se creuse à droite un chemin boueux, aux ornières profondes.

Les ruines s'élèvent 3 ou 4 kilomètres plus loin, dans un vallon, au pied d'un ruisseau élargi en étang où se reflètent trois énormes chênes entre lesquels se silhouettent les tours de la forteresse. Il y en a cinq presque intactes, dominant les douves et reliant les murailles de l'enceinte, qui a la forme d'un pentagone irrégulier. Celle-ci s'est écroulée sur une longueur d'une cinquantaine de mètres, vaste brèche par où on découvre, au centre de la forteresse, un logis de la Renaissance terriblement ruiné et qui a fourni des matériaux à toutes les chaumières à 3 lieues à la ronde. Édifié en 1378 par Pierre de Tournemine, il fut en effet transformé en partie deux siècles plus tard.

On discerne cependant çà et là sur certains murs des traces assez récentes de restauration : raccords, trous bouchés, faîtages consolidés. Mais les travaux ont été interrompus ; mais les gens du pays continuent à piller les ruines. On ne peut, évidemment, relever La Hunaudaye ; on peut du moins l'empêcher de disparaître.

Suscinio, dans le Morbihan, au bord de la mer, à quelques kilomètres de Vannes, se révèle infiniment mieux conservé. N'entre pas qui veut. Il y a une porte au pont-levis et un gardien.

Quand on arrive de Vannes, on longe d'abord des étangs entre lesquels, de loin, par échappée, on entrevoit la mer. Puis, soudain, une masse féodale surgit, bouchant l'horizon. De la route, on la croit intacte. De près, c'est une ruine, une

place bordée d'antiques maisons à pans de bois et dominée par la silhouette rude et forte de Saint-Etienne.

Ajoutons cependant, à la louange de l'actuelle municipalité, qu'on projette de démolir ce marché pour dégager la place du Martray. Déjà, même, une halle auxiliaire a été abandonnée.

Une autre verrue a poussé malheureusement en marge de la cathédrale : une boutique de boucher aux marbres éclatants, aux ors fulgurants, aux glaces étincelantes. Certes, jadis, des échoppes s'accotaient contre les églises, mais elles gardaient une naïveté et une simplicité de bon goût. Le conseil municipal de Saint-Brieuc a tenté — encore un bon point pour lui — de s'opposer aux « embellissements » de cette boutique. Il n'a pu, paraît-il, obtenir satisfaction. Je pense que la commission départementale des sites — et, si nécessaire, les beaux-arts — pourra intervenir utilement et exproprier le boutiquier.

Déplorons à présent que tant de vieilles rues de Saint-Brieuc aient été sacrifiées. On a démoli, place de Gouet, au croisement des rues Quinquaine, des Trois-Frères-Le Goff et des Trois-Frères-Merlin, tout un lot d'antiques maisons. Deux ou trois subsistent, craquelées, vermoulues, mangées de crasse et d'affiches, à l'abandon. Plus loin, rue aux Toiles, même hécatombe. Dans les alvéoles, des échoppes sordides sont venues se nicher. Rue de Gouet, encore, on a détruit, il y a sept ou huit ans, plusieurs immeubles du quinzième et du seizième siècle. Sur l'un d'eux, dont il ne reste plus que le rez-de-chaussée, on déchiffre cette date, qui bientôt elle-même périra : 1578.

Certes, des raisons d'hygiène militent peut-être en faveur de certains sacrifices. Qu'on n'oublie pas cependant que salubrité et esthétique ne sont pas nécessairement ennemies.

Ailleurs, nous trouvons malheureusement des

faits analogues. A Lamballe, place Sainte-Croix et rue Notre-Dame, nombre d'antiques demeures semblent à peu près abandonnées.

A Morlaix, autre vision. Nous y arrivons en plein midi, sous un ciel changeant baignant alternativement d'ombres et de clartés la place des Jacobins où piaille un marché en plein vent. Un monument nous attire de grande allure — haut pignon, fenêtre gothique, belle porte sculptée. Nous nous frayons un passage et poussons délibérément un des vantaux du portail. Las ! quelle effarante vision ! Des échelles, des tas de ferraille, des panneaux, une pompe à incendie et un piano droit ! Nous sommes dans l'ancienne église des Jacobins... Ajoutons cependant qu'au premier étage on a fort intelligemment installé un musée de peinture et de souvenirs. Il en coûterait peu, semble-t-il, d'aménager de même le reste.

Que de situations sur lesquelles on aimerait à s'étendre ! Il faut se contraindre à énumérer. Et je songe à la jolie place de Tréguier avec son marché en plein air, à l'ombre de la cathédrale, si bien gâtée par une lourde et laide statue de Renan ; à Saint-Malo, dont la Grande-Rue, pavoisée d'enseignes de mauvais goût, se banalise et perd tout caractère ; à Belle-Isle, que je n'ai pu voir, mais où, m'écrit-on, les remparts et la citadelle de Vauban sont à l'abandon, déclassés et seraient prochainement mis en vente. Il y a aussi le cas de Brest et de son château, longuement exposé ici même en 1927, 1928 et 1929. N'y revenons pas. Mais regrettons au passage l'aspect dépotoir des fossés bordant les remparts.

Il y a enfin le cas de Rennes. Signalons rapidement le « château Branlant », dit maison de Cadet-Roussel, dont une poutre rompue récemment compromet la solidité ; le cloître de Saint-Melaine, transformé en école de rééducation pour les mutilés et qui, bientôt libéré, paraît-il, devrait

bien recevoir une affectation plus congruente ; l'ancienne église Saint-Etienne (quinzième siècle, remaniée au dix-septième), occupée par des magasins de l'autorité militaire, ainsi que le cloître du couvent Bonne-Nouvelle. Pour finir, voici, rue Saint-Yves, la chapelle du même nom, extérieurement intacte, mais transformée en un magasin de quincaillerie à l'enseigne peinte à même la porte...

Il est cependant en Bretagne des villes miraculeusement conservées : Locronan et sa place célèbre, Rochefort-en-Terre, Le Faou, le quartier bas d'Auray, le haut Quimper. Vitré, notamment, surtout si on le découvre à la nuit, avec ses rues étroites, montueuses et noires, aux maisons penchées, aux pignons aigus, aux étages en surplomb, évoque une merveilleuse image romantique. Mais là ce sont des rues entières qu'il faudrait classer : Poterie, Baudrairie, Saint-Louis, rue de Paris, etc. Encore une fois, tout cela se résout en une question de crédits.

Arrivé aux termes de cette étude, si mes amis de Bretagne voulaient bien me demander un conseil, je leur dirais : « Méfiez-vous de ceux qui exaltent maladroitement votre pays et accueillez avec sérénité ce que la vérité, même dure, a de salubre. Tirez-en profit. Rassemblez vos sociétés d'archéologues, groupez vos syndicats d'initiative et agissez. Quand on voudra démolir, tâchez de l'empêcher. Si l'on s'avise de construire avec des matériaux inférieurs des bâtiments sans élan ni beauté, éclairez ceux qui songent à les édifier. Lorsqu'on masquera vos paysages et vos richesses d'art par des panneaux malencontreux ou des poteaux intempestifs, intervenez. Bref, vigilants, attentifs, actifs, ne vous en remettant pas toujours à l'Etat, commencez par vous sauver vous-mêmes. »

(A suivre.)

PAUL-EMILE CADILHAC.

SPLENDEURS ET MISÈRES D'UN PATRIMOINE FRANÇAIS

par PAUL-ÉMILE CADILLIAC

*(Voir les numéros des 8, 15, 29 avril, 17 juin
et 22 juillet 1933.)*

BRETAGNE. — II.

Quand un ministre de la République, suivi d'un cortège officiel visite une ville, un département, une province, il proclame, la coupe en main, avec une conviction qui en impose : « Votre pays est le plus beau sous les cieux, tout y est parfait, tout y est admirable. » Successivement, suivant les hasards de ses tournées, il répète les mêmes phrases en Savoie, en Champagne, dans le Dauphiné ou en Languedoc. Et, parlant ainsi, un ministre fait son métier de ministre, qui est, en démocratie, de louer tout le monde puisque le peuple est le souverain. Le devoir de l'informateur et de l'enquêteur apparaît différent. Il vient, il regarde et il rend compte. Il doit, semble-t-il, le faire sans faiblesse.

J'écris cela pour ceux qui jugeraient notre tableau clinique poussé au noir ou qui s'étonneraient en ne croyant voir ici que les misères de notre patrimoine. Misères, certes, mais touchant à des grandeurs qui sortent ainsi de l'ombre pour se dévoiler à tous.

Sur ces routes de Bretagne où nous passons

Les manoirs, comme les chapelles, caractérisent la Bretagne. Il ne germe pas habituellement de vastes et grandioses édifices sur cette terre, mais bien plutôt des monuments à l'échelle humaine, d'un pittoresque facile, voire un peu tarabiscoté, mais agréable et parfois même émouvant.

Les manoirs, fréquents en Normandie, deviennent ici innombrables. Il existe autant de gentilshommes bretons de moyenne et de petite lignée que de gentilshommes gascons ou béarnais. Comme ceux-ci, ils sont à l'ordinaire plutôt démunis de pécunie. Mais ils ont connu, à la fin du régime des dues et presque durant tout le seizième siècle, une médiocrité dorée qui leur a inoculé le goût de la pierre et fait construire ces manoirs presque aussi nombreux là-bas que les pierres levées ou les chapelles. Dans un livre très érudit consacré à ces demeures, M. Joseph Gauthier n'en découvre pas moins de 353, soit 132 pour les Côtes-du-Nord, 73 pour l'Ille-et-Vilaine, 64 pour le Morbihan et 84 pour le Finistère.

Le manoir breton apparaît plus important que le manoir normand. Il comprend, en général, un appareil militaire, ordinairement plus apparent que réel, consistant en un mur d'enceinte, parfois

Nous voici parvenus à la partie la plus affligeante peut-être de cette enquête sur la Bretagne.

Les villes ont terriblement souffert de notre époque. Nécessités de voirie, hygiène et aussi, il faut bien l'écrire, le mauvais goût et l'indifférence ont décimé les vieilles maisons, fait tomber des quartiers entiers, transformé sottement d'admirables logis d'autrefois. Le mal est universel — plus sensible cependant, peut-être, dans les Côtes-du-Nord.

Voici, par exemple, le cas de Saint-Brieuc. Depuis des siècles, bonnes femmes en coiffe et paysans en courte veste installaient leurs éventaires, leurs banes, leurs toiles et leurs rillards rutilants place du Martray, devant la cathédrale, gelés l'hiver, trempés en automne, rôtis en été. Le coup d'œil était pittoresque, mais les bonnes gens, recuits par les avanies des saisons. Ils avaient, certes, bien mérité par leur longue patience un abri moins précaire. Encore fallait-il le construire avec goût et dans un endroit convenable. Or, voilà qu'il y a quelque quarante ans une municipalité éprise de modernisme imagina d'édifier sur le parvis même de la cathédrale des halles de fonte, de brique et de verre « à l'instar de celles de Paris ». Depuis lors, couvertes d'affiches, laides, vulgaires, exhalant des odeurs nauséuses, ces halles empoisonnent cette charmante

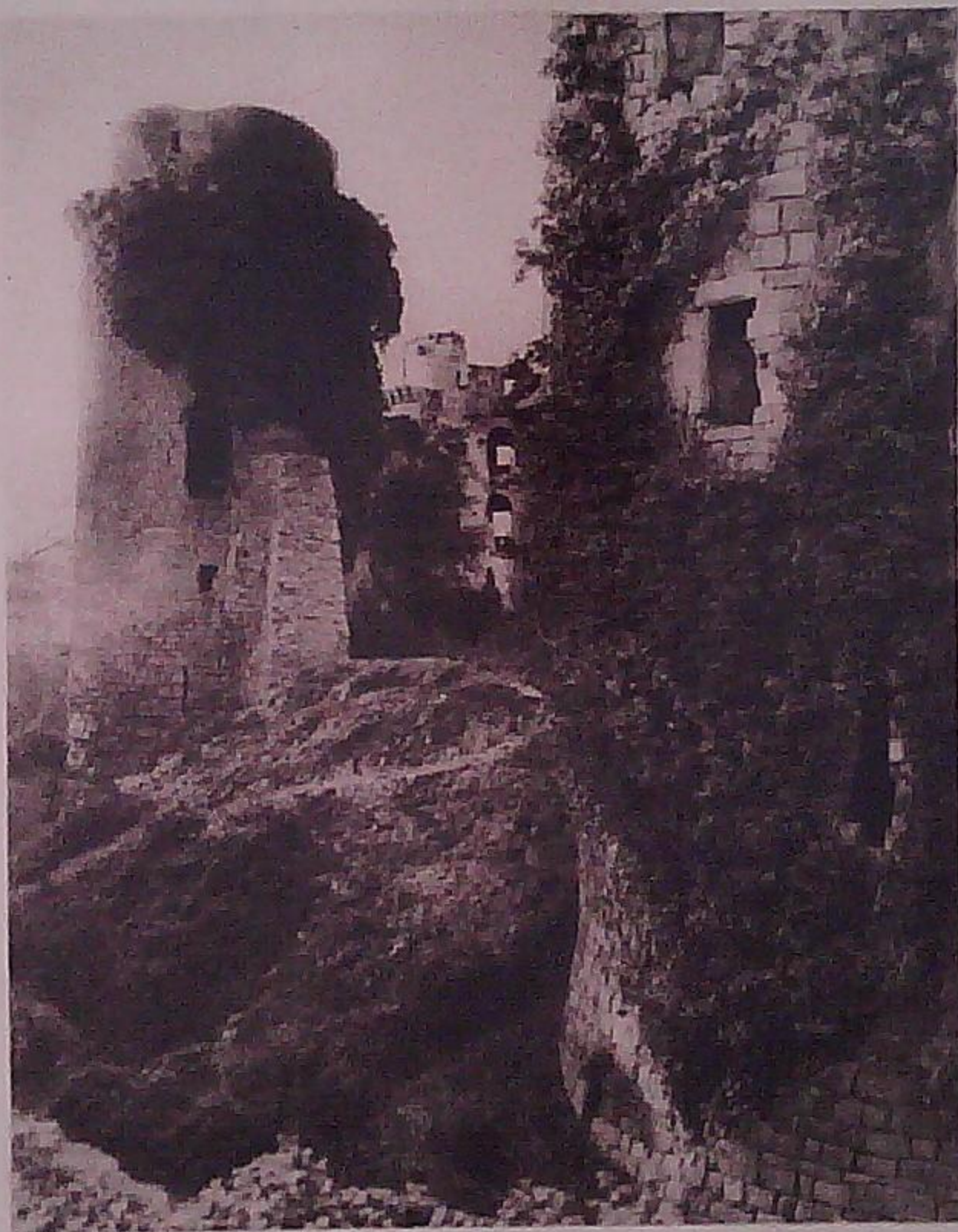


ruine géante, dont l'enceinte demeure intacte et qui écrase, comme il y a des siècles, d'humbles demeures au toit de chaume courbées à ses pieds.

Les douves profondes, qu'emplissaient jadis les eaux de la mer amenées par un émissaire visible près du pont-levis, ceignent la place de toutes parts. Il faut pénétrer à l'intérieur pour se rendre compte de la ruine.

Château d'agrément des ducs de Bretagne, commencé par Pierre de Dreux en 1218, il a vu passer à peu près tous les ducs de Bretagne. Certains même y sont nés, et plusieurs rois de France y ont séjourné. Du Guesclin le prit d'assaut contre les Anglais en 1373. Pierre de Craon s'y réfugia après le meurtre d'Olivier de Clisson. Anne de Bretagne, en épousant en 1491 Charles VIII, l'apporta à la couronne de France. François I^{er}, qui le reçut de Claude, fille d'Anne de Bretagne, le donna à sa belle amie Françoise de Foix, dont je contais ici même, il y a deux ans, la pitoyable aventure. D'autres grands personnages le possédèrent, de Catherine de Médicis à M^{lle} de Conti, fille de La Vallière.

Noble histoire ! magnifiques pierres ! Un manant manqua tout ruiner. Vendu à un marchand lorrain, Pascal Lange, en 1798, pour une poignée d'assignats, le château devient une ferme et une carrière. On le dégrade, on le déshonore. Une tour est rasée et l'on met en vente les marches des grands escaliers d'apparat et les lin-teaux des portes et des fenêtres. En



Un aspect de l'intérieur au delà de la muraille d'enceinte éventrée.

Photographies Le Bayer.

un jour, le vieux palais chancelle et s'écroule. Depuis, des maîtres intelligents ont pansé quelques-unes de ses blessures.

On ne peut décrire ici cette immense demeure qui couvre près de 1 hectare. Ce qui frappe, c'est la robustesse, le parfait état du gros œuvre. Toits et planchers ont croulé, mais la plupart des escaliers subsistent, les couloirs et les passages demeurent intacts dans l'épaisseur des murs, et, dans les corps d'habitation, les corbeaux semblent attendre les poutres des hauts plafonds. Tandis que nous parcourons les cours et les salles, nous nous prenons à rêver tout haut d'un fastueux nabab qui voudrait s'aménager là une demeure moyenâgeuse. Grâce au fer et au ciment, ce projet pourrait, avec 2 ou 3 millions, passer du domaine des Mille et une Nuits dans celui de la réalité...

En quittant Suscinio, nous avons gagné Largoët en Elven, au nord de Vannes. Là, dans un parc de 180 hectares, s'élèvent au bord d'un étang aux eaux vives les tours d'Elven, populaires par un épisode du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

La place manque pour évoquer l'histoire de cette forteresse bretonne construite vraisemblablement vers le milieu du quinzième siècle. La partie essentielle en est le grand donjon octogonal, de 40 mètres d'élévation, qui serait, nous dit-on, depuis la destruction de Coucy, le plus haut de France. On y accède par un pont-levis fort convenablement restauré,

et l'on demeure saisi devant le fossé de la tour qui se creuse comme un ravin. Cette construction, sans planchers ni toit, échelonnait sept étages dont on voit nettement la disposition et dont les cheminées demeurent tragiquement suspendues dans le vide. Les escaliers sont intacts, et nous retrouvons également intacts, aux deuxième et troisième étages, de curieuses petites pièces intimes creusées dans l'épaisseur des murs.

Le donjon apparaît indestructible. Le danger, pour Elven, vient peut-être d'ailleurs. On a bâti sur la tour du nord-ouest, et, le jour où nous visitons le château, il y a deux ans et demi, des maçons édifiaient près de cette tour une construction nouvelle. On ne pouvait préjuger encore de son aspect. Mais si elle s'apparentait au logis troubadour édifié à l'entrée du parc pour le garde, elle apparaîtrait vraiment déplorable.

Formons des vœux afin qu'en des circonstances



L'ENCEINTE ET LES TOURS DU CHATEAU DE SUSCINIO (XIII^e AU XV^e SIÈCLE), DANS LE MORBIHAN

Photo: L. Cuvier-Guyot.



Ancienne entrée du manoir de Calorgaen.